

11 Fevrier 1915

Ce jour-ci, j'entre dans ma 50^e année et c'est l'anniversaire vingtième de mes fiançailles.

Je le célèbre en choisissant une paire de lunettes dans la boîte où sont accumulées les besicles de mes parents, grand'parents, arrière-grand-parents, paternels et maternels.

C'est une étape. C'est le commencement de la dernière étape. Sera-t-elle longue ou brève ? Peu importe. En d'autres temps, on pourrait s'attarder à des réflexions de couleur mélancolique. Actuellement, d'autres sujets de préoccupation prédominent et l'on éprouve quelque scrupule à penser à soi-même et sur soi-même.

Il est permis pourtant de constater que l'approche de la cinquantaine se fait sans heurts et que nos vingt années d'union n'ont été troublées par nulle mésentente ; bien au contraire ; le temps n'a fait qu'accroître notre affection.

La guerre, elle-même, a resserré, si possible, notre intimité. En supprimant un certain nombre d'occupations sociales, elle a rendu plus étroit le foyer familial. En créant des devoirs nouveaux, elle a marié nos efforts communs pour l'adoucissement des misères de l'heure. Le travail de chacun de nous est orienté vers un même but; si je dessine des plexus ou si je construis des excitateurs électriques, si ma femme fabrique des chemises, si ma fille tricote des chaussettes, toutes ces occupations disparates ont cependant une destination unique: venir en aide aux blessés de la guerre. La même idée directrice préside à tous nos actes. La même pensée nous hante à tous les instants. De là une union plus étroite — l'union sacrée! — bienfait merveilleux né d'un affreux malheur.

Et n'est-ce pas une preuve de plus que l'on s'approche davantage du bonheur en cherchant à faire le bonheur d'autrui qu'en le recherchant pour soi-même.